

La Vie Spirituelle

Ascétique et Mystique

Anne de Guigné

Qu'on me pardonne de donner à cette note un tour personnel : je rends témoignage et je ne puis faire autrement que de parler en mon nom.

C'est le P. Bernadot, au moment qu'il fondait *La Vie Spirituelle*, qui me demanda d'écrire la biographie d'Anne de Guigné qui venait de mourir. Il voulait la rédiger lui-même mais, trop pris par sa fondation, il me persécuta pour que je l'entreprisse. De sa voix douce et posée il insistait : « C'est la sainteté, la vraie sainteté chez un enfant ; mais toute à la gloire de la grâce, telle que nous l'enseigne l'Église. » Je me résignai, mais n'ayant pas connu cette pieuse fille, je ne pus la bien voir à travers les mémoires qu'on me remit de sa vie : je dus entreprendre deux voyages, écouter, observer longuement, pour la faire revivre dans son cadre ; enfin je fus émerveillé quand elle m'apparut dans sa vérité. D'une seule intuition, le P. Bernadot avait observé ce que je mis des semaines à découvrir.

Cette biographie exacte, rigoureusement contrôlée, mais assez mal écrite, lancée à dessein sans aucune publicité (sauf deux exemplaires envoyés l'un aux *Etudes* et l'autre à *L'Ami du clergé*, où l'on publia trois lignes sur cette brochure), eut un succès surprenant : elle atteignit très vite cent mille exemplaires et fut aussitôt traduite dans presque toutes les langues, sans aucune démarche de ma part. L'âme lumineuse de cette enfant très bonne conquérait d'elle-même l'opinion catholique.

La confiance qu'on avait en sa sainteté faisait que partout on la priait, qu'on lui reconnaissait une vraie puissance auprès de Dieu par tant de grâces qu'on croyait devoir à son intercession ; si bien que Mgr de La Villerabel, évêque d'Annecy, se demanda s'il n'était pas, en conscience, obligé d'introduire cette cause. Le saint pape Pie X n'avait-il pas prophétisé ? « Il y aura des saints parmi les enfants. » Le prélat hésitait cependant et demanda un *signe*.

Il faisait alors construire le petit séminaire de Thonon et 400 000 francs lui manquaient pour l'achever. Il demanda donc à Dieu, pour une année qu'il marqua soigneusement de jour en jour, une augmentation de ses recettes ordinaires, au moins égale à ce chiffre ; l'année finissant, la somme était presque atteinte. « Mais ce n'est pas ainsi, me dit-il, que Dieu voulait me donner son signe. Quelques jours avant la date extrême, je reçus la visite d'un monsieur qui me dit : "Monseigneur, je dispose d'une somme de 400 000 francs. Je la destinais à une œuvre quand, soudain, la pensée m'est venue que vous faisiez construire un séminaire à Thonon et j'ai cru que cet argent vous serait bien utile, je vous l'apporte." » Le signe était frappant : l'évêque décida d'instruire le procès informatif.

Tous les témoins convoqués, m'a-t-on dit, furent unanimes ; il fallut désigner d'office les témoins à charge. L'un deux, le médecin d'Anne, le jour où l'on ouvrit le cercueil pour reconnaître son corps (bien reconnaissable en effet puisqu'il était entièrement conservé), me dit : « On m'a demandé de charger ma petite malade ; j'en serais bien en peine. J'admiraits sa patience dans une maladie longue et dure, et cette bonté, si rare chez les souffrants, surtout chez les petits, qui la portait à penser à mes autres malades, à me demander de leurs nouvelles, à se réjouir de leur amélioration, alors que son mal empirait. Et puis, ajouta-t-il, je ne lui demande pas de grands miracles, mais elle m'accorde tout ce que je lui demande. » Ce sont à peu près ses termes.

La Cause à Rome fut confiée à Mgr Hertzog, qui en formula les articles. Mais il tomba malade et se heurta d'ailleurs à un obstacle imprévu. On n'avait jamais instruit à la Sacrée Congrégation des Rites de cause d'enfants par la voie des vertus, mais seulement des causes de martyrs. Pouvait-on prouver, dans un âge si tendre, l'héroïcité des vertus ? La question fut posée au Saint-Office qui pesa longuement une si grave question. Entre temps, le Postulateur mourut, d'autres causes d'enfants brouillèrent l'opinion, la guerre éclata.

Cette guerre qui a emporté tant de choses de ce passé récent n'avait-elle pas effacé le souvenir d'Anne de Guigné ? Non. Que de fois des personnes de tout rang, des prêtres surtout et des plus éminents, m'ont demandé depuis ces dernières années : « Et la cause d'Anne de Guigné, que devient-elle ? » Je ne pouvais que répondre que ce n'était pas mon affaire, que cette cause était entre les mains de l'Église, qu'il fallait attendre par elle la réponse de Dieu. Et voici que deux livres simultanément sont à nouveau publiés sur elle : *Sous la motion de l'Esprit, Anne de Guigné*, par Marie-Dominique Poinset¹ pour les adultes ; et *La Servante de Dieu, Anne de Guigné*, par Demoise, son institutrice, pour les

1 Casterman, 1953.

enfants. Marie-Dominique Poinsenot, éducatrice et psychologue, montre dans le développement de cette vie l'action de l'Esprit-Saint, l'épanouissement de ses dons, moyennant une fidèle correspondance de l'âme qu'on voit se transformer sous l'attraction divine. M^{lle} Basset suit pas à pas son élève, à Cannes, à Annecy, au Reray, à Cannes encore, et nous montre sa petite élève telle qu'elle l'a vue, sous les traits de son enfance, et bien à niveau des enfants. On pourrait même penser qu'elle a mis dans ces pages des enfantillages qu'elle aurait pu taire. Mais on sait l'importance que les psychologues attachent aux enfantillages, qui sont des traits d'enfance où le caractère se révèle. Et voilà bien l'intérêt solide de cette vie pour qui veut sonder un peu mieux le mystère de cette rencontre de l'enfant et de Dieu. Les traits d'enfance nous montrent une enfant ; les traits de grâce nous montrent une sainte.

Le caractère et la grâce, voilà les deux forces de choc, les deux pôles d'attractions diverses, d'antinomie ou d'accord : le point entre ces deux puissances, le point mystérieux est une *élection* qui est à la fois, indiscernablement pour nous, et de Dieu et de l'homme ; mais les effets de cette élection s'avèrent perceptibles et, par eux, leurs causes se laissent quelque peu discerner.

Quand on pense à cette vie, mais superficiellement, des mots viennent vite à l'imagination : milieu, enfant privilégiée, éducation en serre chaude, soignée et très surveillée ; ou peut-être, exagération de traits communs à l'enfance ; amplifications systématiques, construction théologique. Il faut y regarder de plus près et plus sérieusement.

Anne était un des plus riches caractères qui se puissent voir : émotive, active, longanime, le caractère de Foch. Un beau marbre en vérité, mais pour quelle forme ? Diane, Vénus, ou la vierge chrétienne ? Le milieu, l'éducation, l'impulsion ? Pourquoi de la même cause sortent donc des effets différents ? Entre le caractère et la grâce, ce qui décide c'est l'*élection*. Anne, élue de Dieu ? Qui pourrait en douter ? Elle a reçu l'abondance des grâces divines : mais qui de nous n'a pas sa mesure singulière de grâce ? Sans entrer dans le mystère insondable du rapport de la grâce et du libre arbitre, et quelles que soient d'ailleurs nos théories théologiques, nous devons confesser avec les Écritures que, dans la grâce et sous elle, la liberté joue, à son plan de cause seconde, son rôle total qui est, à ce plan secondaire, relativement décisif, à nos yeux du moins qui ne sondent pas l'abîme de la sagesse de Dieu. Anne, une émotive, une longanime, aime beaucoup, mais passionnément, mais absolument, et avec constance : elle est donc faite pour les jalousies tenaces et efficaces. Active, avec passion encore, elle a besoin de s'imposer des buts, de les atteindre par des moyens choisis, ordonnés par elle ; il lui faut commander, mouvoir, pousser ce qui est lent, bousculer les obstacles,

choses ou personnes. Elle est impérieuse, et dans un milieu naturel égal, dominatrice. Quel terrain pour l'orgueil, la force exactement antinomique de la grâce ! Mais cette enfant est bonne. Sa mère, quand elle avait environ trois ans, écrivit qu'elle était la plus dure de tous ses enfants, la plus ingouvernable, mais la meilleure quand elle voulait. Le choc vainqueur de la grâce se fit à la mort de son père : elle fit alors son *élection* de la bonté, qui est comme l'âme de la charité dans un cœur chrétien. Parce qu'elle aimait, mais fortement, mais activement, elle choisit d'être bonne pour consoler sa mère, et ce fut le principe d'une bonté qui progressivement devint universelle et s'étendit à tous ; et comme le principe suprême de cette charité c'était Dieu, qu'elle commençait à connaître, son amour ne cessa de s'élever au Seigneur ; il devint si grand qu'il prit dans son cœur toute la place : la charité, nœud de la perfection ! À quel prix ?

La vie d'Anne de Guigné ne plaît pas à tous les éducateurs : elle est trop fondée, disent certains, sur le sacrifice. On juge plus dynamique, mieux efficace une *pédagogie de l'épanouissement*. On en tombe d'accord. Mais de quel épanouissement s'agit-il ? Épanouissement de la cupidité ou de la charité ? Épanouissement de César ou de Paul ? On connaît la formule rigoureuse du progrès de la vie surnaturelle en nous, donc de l'épanouissement chrétien, le seul qui soit vrai et qui vaille ; saint Augustin nous l'a donnée : *Diminutio cupiditatis, augmentum charitatis*, plus la cupidité baisse, plus la charité monte. Tous les Pères de l'Église, avec Paul, avec Jean, avec le Seigneur, pensent que la vie religieuse parfaite, dans l'Église de Dieu, est un holocauste, un sacrifice parfait de la cupidité (qui porte l'homme à se faire dieu), consenti en vue de la charité qui nous soumet et nous unit à Dieu. On peut donner dès lors de la perfection chrétienne, de la vie surnaturelle pleinement épanouie, la formule rigoureuse : *Nulla cupiditas, perfecta charitas* ; plus de cupidité, tout est charité. Et comment se fait cette réduction à néant de cette cupidité, sinon par un complet sacrifice de ses aspirations à l'hédonisme absolu ?

Oui, le sacrifice, les petits sacrifices, ont joué dans la vie d'Anne de Guigné un rôle décisif, promoteur de la charité. La progression en est admirable. D'abord elle doit lutter entre des tendances contraires : elle fait son sacrifice avec soupir ; puis la victoire est rapide, mais sentie, marquée : « Je fais mon sacrifice » ; enfin l'habitude du sacrifice est devenue comme une seconde nature : elle se sacrifie sans cesse au bien des autres, mais si discrètement. qu'il faut un regard très attentif pour découvrir cette immolation constante et universelle de la cupidité à la charité.

Mais enfin, dira-t-on, sur quoi portaient ces sacrifices ? Sur des vétilles ! – Évitions un matérialisme un peu trop épais. Nous savons que la matière d'un

acte dans bien des cas importe peu pour sa valeur : le rapport de tension est ici entre la cupidité et la charité ; entre l'amour de convoitise et l'amour pur. Une convoitise très grande, psychologiquement, peut s'allumer pour un rien : sa force existe, comme celle d'un incendie qu'une étincelle a fait flamber. Que vous désiriez passionnément un verre d'eau, s'il vous faut y renoncer, ce renoncement est des plus durs. Ce n'est pas *le verre d'eau sacrifié* qui fait la valeur de votre acte, mais *le sacrifice de votre si violente passion* : ce sacrifice révèle la force et la grandeur de votre caractère ; mais si de tels sacrifices sont fréquents, continuels, universels, l'héroïsme apparaît, qui sur le plan surnaturel n'est possible que par un jeu constant et manifeste des dons du Saint-Esprit. Ce fut le cas d'Anne de Guigné.

Sa mère, quelque temps avant sa mort, lui dit une fois pour la tenir, en humilité : « Si tu te crois parfaite, ma petite Anne, tu te trompes bien. – Oh ! oui, Maman, je sais bien que je suis loin d'être parfaite », lui répondit sa fille avec conviction. Mais alors cette mère fut prise d'une vraie crainte et pria Dieu de faire que sa fille ne lui demandât pas en quoi elle n'était point parfaite, car elle n'aurait su sans mentir quoi répondre. Quand on connaît la scrupuleuse véracité de cette mère, cela fait penser.

Vers la même période encore, sentant que sa fille lui échappait, qu'elle était incapable de la diriger dans des voies qui la dépassaient, elle alla trouver sa sœur, la Mère Saint-Joseph, qui était supérieure des Auxiliaitricies de Cannes, pour la lui confier ; cette Mère lui répondit : « Je ne suis pas plus capable que toi de diriger ta fille ; il faut laisser l'Esprit-Saint la conduire. » Le R.P. Perroy, supérieur des Jésuites de Cannes, disait aussi de cette enfant, m'a-t-on assuré : « L'Esprit-Saint fait tout ce qu'il veut dans cette âme. »

La Mère Saint-Raymond, qui fut une sainte femme et une psychologue remarquable, me déclara de même, quand j'allai recueillir sa déposition sous la foi du serment, quelques jours avant sa mort : « J'ai tous mes enfants là devant mes yeux ; je pense sans cesse à eux devant le bon Dieu. J'ai vu chez plusieurs des choses belles et admirables, mais cela ne dure pas : à côté de ces actes bons, on voit tout de suite apparaître les défauts opposés. Chez Anne, ce n'était pas ainsi : sa vertu, toute vertu d'enfant qu'elle fût, était universelle et constante, sans défaut, et c'est où je la vois héroïque. » Sur quoi je me récriai : « Il n'est pas possible qu'en cinq années vous n'ayez pas remarqué chez une fillette si tendre quelque défaut ou quelque mouvement de nature. » Elle se recueillit alors, sembla prier et me répondit : « Des défauts ? je n'en vois pas ! Des mouvements de nature, un, peut-être deux. » Deux vétilles, en vérité.

Quand on ouvrit le cercueil d'Anne, devant ce corps virginal intact dans sa

robe blanche, mais stigmatisé tout de même par la mort, sa mère me dit : « Voilà mon œuvre ; mais la sainteté d'Anne, c'est l'œuvre de l'Esprit-Saint. » Ne faut-il pas en convenir et rendre gloire à la grâce de Dieu, à la puissance rédemptrice de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

La décision de la cause appartient à l'Église. Nous disons ce que nous savons. À elle de dire ce que valent nos dires. Et c'est en pleine soumission au Décret d'Urbain VIII que nous parlons ici de sainteté et de miracles. Mais si Dieu veut que cette cause aboutisse, il saura bien lui-même donner à son Église les signes dont elle a besoin pour se prononcer.

La guérison soudaine, et toute récente, d'une femme qui présentait tous les symptômes d'une « fracture du crâne au niveau de la région occipitale » (« une douleur occipitale très marquée, des vomissements, un état de choc prononcé », puis six heures après « une parésie des membres supérieurs ; une rétention d'urine (évacuation par sondage), un ralentissement du pouls, des tics nerveux de la face et un état délirant »), en est peut-être un. Transportée d'urgence à la clinique, au moment où la voiture allait démarrer, on songea soudain à la mettre sous la protection d'Anne de Guigné en épinglant sur elle une relique de cette enfant. Le transport fut long et douloureux, car toute secousse accentuait ses souffrances ; elle faisait continuellement des efforts pour vomir, et l'on dû s'arrêter « souvent pour que l'infirmière pût lui soutenir le cœur par une piqûre de camphre ». L'ambulance n'arriva qu'à minuit et demie. On mit immédiatement la malade sur la table d'opération ; le chirurgien ne tarda pas à venir, et quand il voulut la faire asseoir, ce qu'elle refusa d'abord en souvenir de souffrances causées par ce mouvement à la première auscultation, elle le fit enfin « sans absolument rien ressentir : tous les réflexes étaient soudain redevenus normaux ; les maux de tête avaient disparu ; elle répondait au chirurgien avec gaîté ». « Nous étions stupéfaits », m'a dit son médecin, qui considère dans son rapport que « cette disparition soudaine des symptômes et la guérison qui s'en est suivie, sont inexplicables médicalement, l'état de la malade n'ayant, jusque-là, fait que s'aggraver ».

Au moment où Mgr Cesbron, l'évêque de la cause, approuve et bénit un mouvement de pétition des enfants de France pour la béatification de leur petite amie Anne de Guigné, ce signe ne semble-t-il pas un encouragement du Seigneur ?

fr. Étienne-Marie Lajeunie, des Frères Prêcheurs

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.

Tome 91 – N° 397 – pages 503 à 507.